

Catherine Chauche, *Langue et fiction. Lecture phénoménologique de textes de la littérature anglo-saxonne*, Paris, L'Harmattan, 2024

Séverine Letalleur-Sommer
Université Paris Nanterre, CREA

Langue et fiction. Lecture phénoménologique de textes de la littérature anglo-saxonne, ouvrage paru chez L'Harmattan en 2024, s'inscrit dans la continuité de *Langue et monde. Grammaire géopoétique du paysage contemporain* (L'Harmattan, 2004), dans lequel Catherine Chauche se livrait déjà à une entreprise intellectuelle originale et audacieuse, à la croisée de la philosophie, de la linguistique et de l'analyse littéraire.

L'ouvrage, de 233 pages, se compose d'une introduction, courte mais dense, de dix chapitres distribués en trois grandes parties selon trois thématiques (« Expérience et fiction », « Éthique et fiction » et « Violences et fiction ») ainsi que d'une longue conclusion (181-227) qui, loin de se résumer à une simple synthèse des considérations antérieures, nous convie à poursuivre cette réflexion ambitieuse sous la forme de deux volets distincts, le premier portant sur la *Daseinanalyse* (*Perspectives I*), le second consacré à l'analyse phénoménologique de tableaux de Caspar Friedrich, *Kreidefelsen* (1818) et *Das Eismeer* (1823) dont on trouve de belles reproductions dans l'ouvrage (*Perspectives II* ; 211 et 220) et Bernadette O'Toole (dont l'une des œuvres figure en couverture, *Gesture/séries II*, 2014-2022). L'ensemble se clôt sur une bibliographie riche en textes théoriques réputés difficiles.

Comme dans le volume précédent, il est question d'appliquer la « méthode analytique existentielle » à un corpus littéraire anglophone et francophone. L'autrice poursuit cet examen phénoménologique en explorant plus avant comment les réflexions ontologiques sur l'être et le temps de Martin Heidegger (1889-1976) d'une part, et celles sur la formation du temps et des modes grammaticaux de Gustave Guillaume (1883-1960) d'autre part, s'incarnent spécifiquement et se vérifient stylistiquement dans la fiction littéraire de



Cet article est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* attribution / pas d'utilisation commerciale / partage dans les mêmes conditions 4.0 international. ISSN : 2260-7838. <http://savoirsenprisme.univ-reims.fr>

grands auteurs, tous anglo-américains, à l'exception de Céline (*Voyage au bout de la nuit*) : R. Carver (« So Much Water So Close to Home »), J. Conrad (*Heart of Darkness*), P. Everett (*Erasure*), N. Hawthorne (*The Scarlet Letter*), H. James (« The Beast in the Jungle »), J. Littell (*Les Bienveillantes*), M. Lowry (« Elephant and Colosseum », *Under the Volcano*), T. Morrison (*Beloved*), H. Pinter (*The Caretaker*), et T. Pynchon (*Gravity's Rainbow*).

Dans le sillage d'Henry Maldiney (1912-2013), spécialiste de phénoménologie et d'esthétique, l'un des rares philosophes à s'être imprégnés des écrits du linguiste français Gustave Guillaume¹, Catherine Chauche décèle des correspondances fécondes entre la psychomécanique du langage guillaumienne² et la pensée métaphysique de Martin Heidegger. Plus précisément, elle montre comment la chronogénèse des modes, des temps et des voix conçue par Guillaume (*Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, 1929) corrobore les « mouvements de la temporalité en fonction du système des existentiels » (16), ces « existentiels » étant les constituants ontologiques et modes d'être du *Dasein* (16) exposés dans *Être et temps* (1927), « l'être-jeté-affecté », « l'être-avec-les-autres » ou « le projet » (131). Non contente d'explorer et d'explicitier soigneusement ces concepts et leur articulation grâce à une très convaincante mise en miroir assortie de schémas synthétiques, l'autrice se les approprie pour mieux en révéler toute la portée cognitive, ontologique mais aussi poétique et stylistique.

En cela réside l'une des grandes originalités de l'ouvrage, déjà présente dans *Langue et monde*³. En cela aussi, saisit-on mieux la dimension authentiquement épiphannique de cette exploration hybride des confins de l'être et de la langue au prisme de la littérature. Car les outils conceptuels qui caractérisent le rapport à l'être et au monde chez Heidegger, loin d'être de pures créations *ex nihilo*, sont en réalité engendrés eux aussi pour et par le système langue qui scelle ce rapport dynamique entre l'homme et l'espace-temps selon Guillaume⁴.

Sans le formuler ouvertement, Catherine Chauche nous fait donc entrevoir – et c'est là également une contribution majeure à la métaphysique comme à la linguistique – que la psychomécanique guillaumienne constitue d'une certaine façon le chaînon manquant entre l'existential (l'essence de l'être) et l'existen-

1 À l'instar de Gilles Deleuze, Giorgio Agamben ou encore Paul Ricoeur, voir à ce propos le chapitre X ainsi qu'un article de la même autrice : « IV. Grammaire de la présence : l'apport de Gustave Guillaume à la réflexion d'Henri Maldiney », dans Chris Younès (dir.), *À l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney. Philosophie – Art – Psychiatrie*, Paris, Hermann, « Colloque de Cerisy », 2016, 99-116.

2 Discipline à part entière, bien connue de nombre de linguistes anglicistes et non des moindres. S'il fallait n'en citer qu'un, ce serait le très regretté et brillant feu Didier Bottineau (1967-2023), chargé de recherches en sciences du langage au CNRS et proche de Catherine Chauche, dont la brève existence n'a d'égale que la fulgurance de la pensée.

3 Catherine Chauche, *Langue et Monde. Grammaire géopoétique du paysage contemporain*, Paris, L'Harmattan, 2004.

4 Notons que la psychomécanique permet d'ailleurs à Guillaume de conserver au langage un cinétisme dont le structuralisme saussurien, en en cristallisant les correspondances et les différences internes dans un système immanent, le prive.

tiel (sa manifestation empirique)⁵. L'ouvrage offre une illustration concrète de la façon dont les structures existentielles perçues intuitivement par la philosophie s'expriment cinétiquement dans « l'articulation systématique de la grammaire et du lexique »⁶. Cette dynamique donne lieu, en un temps opératif imperceptible (la fameuse chronogenèse ou *image-temps* ponctuée de ses trois chronothèses – modes quasi-nominal, subjonctif et indicatif), à des formes grammaticales tangibles dans le discours comme autant de stigmates (« autooptiques ») des opérations qui les ont engendrées et des mouvements souterrains qui les régissent (« cryptologiques »)⁷.

Afin d'aborder sereinement cet ouvrage à la technicité indéniable, le lecteur doit de toute évidence se familiariser avec un appareil théorique conséquent. Il convient notamment d'embrasser la vision guillaumienne qui affine le postulat langue/parole saussurien en lui substituant la distinction langue/discours, ce sur quoi Catherine Chauche prend soin de revenir (bien que le premier chapitre de *Langue et Monde* y soit déjà consacré). Conçue comme un « système de systèmes » (système verbal, système nominal) permettant à la pensée de se saisir à différents stades de sa réalisation (54), la langue ne préexiste pas au discours mais s'inscrit dans un constant va-et-vient vis-à-vis de ce dernier, oscillant entre univers spatio-temporel vaste (y compris l'univers du pensable) et lieu étroit et particulier de l'instant présent⁸. En retour, le discours incarné saisit et actualise ponctuellement ce que la langue lui offre en puissance (« épiphénomène de saisie »)⁹. Le langage, qui subsume langue et discours chez Guillaume, permet ainsi à l'être de se saisir diversement dans l'espace-temps et, ce faisant, d'accéder à la « lucidité puissancielle »¹⁰ qui caractérise l'humain selon lui, à l'instar du *Dasein* se rapprochant de l'Être selon Heidegger. La littérature, quant à elle, use de ce matériau mouvant, emblématique d'un fonctionnement cognitif mais aussi d'une civilisation et d'une culture (« chaque langue organisant son rapport au monde d'une manière singulière selon le "grand songe continu" de sa pensée », 53), pour créer une géopoétique singulière (sans ancrage situationnel réel et/ou immédiat). La langue y déploie un espace-temps fictionnel unique où l'écriture se mue en un laboratoire de la pensée et des phénomènes cognitifs propres à l'homme (notons au passage que, du fait de leur caractère hypothético-déductif, il en va souvent de même des spéculations métaphysiques).

Car une fois posée l'entrelacs phénoménologique du pensé et du pensable, il apparaît logique de se pencher sur la question de l'écriture fictionnelle, qui

5 « [...] l'analytique existentielle constitue la fondation méthodologique de l'analytique existentielle ». Catherine Chauche, *Langue et Monde*, *op. cit.*, 22.

6 *Ibid.*

7 Cf. « IV. Grammaire de la présence : l'apport de Gustave Guillaume à la réflexion d'Henri Maldiney », *op. cit.*

8 « [...] lieu petit et singulier dans l'univers ». Gustave Guillaume, *Langage et science du langage*. Paris/Québec, Librairie A. G. Nizet/Presses de l'université Laval, 1964, 44.

9 Aussi Guillaume a-t-il toujours considéré que la linguistique contenait la philosophie et non l'inverse.

10 Catherine Chauche, « IV. Grammaire de la présence : l'apport de Gustave Guillaume à la réflexion d'Henri Maldiney », *op. cit.*

en se déroulant elle aussi sur l'axe irréversible du temps, tient un métadiscours ontologique, pose un regard sur l'univers du pensable délinéé par le pensé et les effets de sens ainsi générés, et ouvre une réflexion sur les formes grammaticales comme moyen d'accès à l'entendement et saisie de soi dans le temps (d'où la dimension psychiatrique de la chronogénèse guillaumienne abordée dans le premier volet de la partie conclusive, où il sera question de « pathologies de la temporalité », 192). À partir de ce socle théorique solide, Catherine Chauche s'engage donc plus avant dans une prospection stylistique des textes cités plus haut afin d'illustrer comment ces découvertes se ramifient dans le champ connexe de la fiction littéraire.

Dans la première partie de l'ouvrage intitulée « Expérience et fiction » et composée de trois chapitres, sont décrits les subtils mécanismes qui mènent de la langue au discours littéraire pour en dégager ce point « anaclastique » de l'écrit, logé entre deux mondes virtuels : d'une part « le virtuel de la langue » sorte d'« arrière monde » (28) dans lequel l'écrivain puise et, ce faisant, qu'il entérine pour engendrer un autre monde virtuel, celui de l'objet texte et du récit, voué à un destin diffus qui rebascule dans l'infini pour et par la langue écrite. L'autrice fait ici apparaître de façon lumineuse comment matière langue et mémoire expérientielle s'amalgament vers le point de l'écriture (coïncidant avec le lieu étroit du *je* par opposition au *il* ou au *tu*, mais aussi avec celui du présent du *chronos* humain par opposition au passé ou au transpassé). Langue et mémoire expérientielle sont ainsi vouées à se redéployer diversement selon les choix stylistiques et grammaticaux opérés par l'écrivain, mais aussi selon le lecteur qu'il traversera. Au sein de cette morphogénèse s'accomplit au passage l'« équilibre du fond et de la forme » (29) ainsi que la réélaboration fictionnelle d'un premier donné (le vécu, la mémoire expérientielle, le pensé) selon l'orientation que l'écrivain souhaite imprimer à son récit. Dans le premier chapitre, trois romans servent de support à la mise au jour de ces tensions : *Les Bienveillantes* (accent mis sur un passé rejoué et fictionnalisé sur fond de Shoah et de Seconde Guerre mondiale), *Gravity's Rainbow* (accent mis sur le présent comme stase quasi-dionysiaque) et *Heart of Darkness* (tension virtuelle à-venir vers l'extinction de l'étant).

Le deuxième chapitre illustre la façon dont se réalise le passage du *pathique* au *gnosique* dans la nouvelle de Malcolm Lowry, « Elephant and Colosseum ». Ces concepts porteurs, chers à Henry Maldiney, qu'il a lui-même empruntés au psychiatre autrichien Erwin Straus (1891-1975) – dont on soulignera au passage que les écrits méritent d'être redécouverts –, désignent d'une part l'immédiateté du sentir inaccessible au langage et d'autre part le basculement dans le *gnosique* donc le nommable. Il s'agit ici de considérer cette transition stylistiquement, par le truchement de l'écriture romanesque, véritable gageure puisque le *pathique* ressortit précisément de l'ineffable. Catherine Chauche procède alors à une transposition éclairante des trois phases guillaumiennes de l'à-dire, du *dire*, et du *dit* à l'activité de l'écrivain (à écrire/écrire/écrit, 51).

Dans le chapitre III consacré au commentaire grammatico-existential de la nouvelle de James « The Beast in the Jungle », l'on entre de plain-pied dans

l'exercice périlleux mais captivant proposé par l'autrice. Elle concède qu'elle doit en passer par cette approche « trop technique » (53) consacrée à la chronogénèse propre à la langue anglaise, traversée par une diagonale anaclastique scindant l'espace-temps grammatical entre passé et transpassé ou présent-futur (55). Est alors décrit par le menu ce schéma fondateur de la psychomécanique du langage où tout se meut entre inaccompli et accompli, infinitif quasi-nominal et indicatif, ou encore entre lieu étroit du présent et projection dans le futur, jusqu'à l'intersection entre temps chronologique et chronogénèse à l'endroit du *hic et nunc* : « le point anaclastique [...] retient le flux du passé et détermine l'ouverture du présent étroit pour constituer l'instant de conscience actuelle d'un locuteur pensant » (55). Catherine Chauche étoffe ensuite cette dynamique en y insérant le système des voix. On comprend alors que, comme celui des modes et des temps, ou des concepts ontologiques heideggériens, ces voix (passive, active ou mixte) sont autant de symptômes grammatico-existentiels apparaissant *dans* et *par* le discours. Ce sont les vestiges de phénomènes cinétiques sous-jacents inhérents à la pensée et au-delà au *Dasein* en prise avec le monde. L'autrice nous permet de saisir comment les protagonistes de la nouvelle, incarnations fictionnelles du *Dasein*, figurent en réalité trois manières de s'inscrire dans la temporalité : selon une trajectoire descendante (« être ouvert au monde/être jeté affecté »), selon un mouvement ascendant inversant le cours du temps (acteurs de leur destin « projet/être pour la mort »), ou en coalesçant avec l'instant fugace du *hic et nunc* (lieu étroit de « l'être-auprès-du-monde »). Tout cela est en accord avec la conformation *tri-ekstatique* heideggérienne, qui permet littéralement de s'extraire de l'état présent¹¹. Ainsi, selon elle, se dégage « la formule psychomécanique du regret jamesien » (63).

Une fois passé le cap un peu technique de la première partie, le texte devient plus fluide et la lecture plus aisée. Le chapitre IV inaugure une deuxième partie intitulée « Éthique et fiction », où il s'agit, entre autres, de montrer comment les trois vertus platoniciennes, tempérance, courage et sagesse, trouvent elles aussi une expression dans la chronogénèse existentielle décrite dans le chapitre précédent pour former une chronogénèse éthique ou *arétologique* (77). Pour ce faire, Catherine Chauche analyse la posture grammatico-existentielle de deux des protagonistes de *The Scarlet Letter*, Hester Prynne et Arthur Dimmesdale entre tempérance, maîtrise de soi excessive et hypocrisie puritaine. Est ici également esquissée une lecture critique féministe dans la pensée de Catherine Chauche que l'on retrouvera aux chapitres VIII et IX.

Le chapitre V explore, quant à lui, un paysage éthique moins obvie que celui du monothéisme puritain décrit par Hawthorne, en révélant toutes les ambiguïtés morales de deux romans coloniaux ayant pour contexte la spoliation du continent africain et l'exploitation des peuples autochtones : *Heart of Darkness* et *Voyage au bout de la nuit*. L'étude comparative des deux récits à laquelle se livre l'autrice en s'attardant sur les postures existentielles diversement passives des explorateurs Marlow et Bardamu, lui permet de dégager un régime d'histo-

11 Catherine Chauche, *Langue et Monde. Grammaire géopoétique du paysage contemporain*, op. cit., 57-59.

ricité en mutation au lendemain de la Première Guerre mondiale chez Céline, et préfiguré dans le roman de Conrad publié en 1899 et relevant donc encore de l'ère victorienne.

Dans le chapitre VI, l'autrice choisit d'examiner l'éthique de l'écrivain dans *Erasure* de Percival Everett. Elle s'inspire du tenseur binaire radical guillaumien afin de mieux saisir la mise en abyme qui se joue ici. Au fil du récit, l'on passe d'un écrivain noir inconnu à l'écrivain noir américain par excellence en passant par le stade étroit de l'écrivain noir connu et particulier (123). Le dédoublement auteur/narrateur-écrivain se perpétue dans un dédoublement stylistique alors que ce dernier décide de pasticher le roman communautariste pour complaire aux attentes stéréotypées d'un lectorat et de critiques qu'il méprise. Le récit du passage d'une œuvre à l'autre assortie de l'adoption d'un pseudonyme effaçant l'identité réelle du narrateur s'articule autour d'une anaclose qui, dans le schéma de Catherine Chauche, se matérialise par un vide plutôt qu'un plein (espace *sténonome* pour reprendre l'expression guillaumienne, 123) : le moment où Monk l'auteur de *My Pafology* décide de publier le roman *Fuck* sous le pseudonyme de Stagg R. Leigh. En analysant l'évolution du concept d'écrivain noir dans *Erasure*, Catherine Chauche prouve une fois de plus que le tenseur binaire radical de l'article en anglais constitue un redoutable outil épistémologique.

Le chapitre VII, qui inaugure la dernière partie de l'ouvrage, intitulée « Violences et fictions », se penche sur une œuvre dramaturgique, *The Caretaker*. L'incapacité des trois personnages à s'inscrire dans l'*être-ensemble* y est littéralement mise en scène, chacun symbolisant « trois types d'ouverture au monde déficiente » (139). C'est l'occasion pour l'autrice d'explorer le système pronominal en anglais afin de détecter les symptômes stylistiques de comportements pathologiques (ici à des fins tragi-comiques). Cette lecture originale de l'œuvre de Pinter permet également d'établir des parallèles non dénués d'intérêt entre le mot « *care* » et la notion de souci heideggerienne ou *Sorge* (130), pour finalement faire apparaître la dimension mélancolique du théâtre contemporain.

Le chapitre VIII est consacré à l'analyse d'une nouvelle de Raymond Carver, « So Much Water So Close to Home », dans laquelle Catherine Chauche dévoile habilement comment, tout au long de la narration, sont suggérées les tensions sourdes que traverse un couple de Nord-Américains ordinaires, et la crise existentielle d'une femme rongée par le ressentiment face à la négligence et l'irresponsabilité teintée de misogynie dont elle soupçonne son mari et ses complices (qui, ayant découvert le cadavre d'une femme dans une rivière préfèrent ne pas interrompre leur partie de pêche plutôt que d'avertir les autorités). L'autrice se penche sur l'utilisation du présent de narration comme traduction d'une temporalité descendante et subie, provoquant ce phénomène de retenue mortifère, à l'image du cadavre accroché à des racines par les pêcheurs éméchés. L'autrice se livre alors à une analyse sémantique fine de deux notions clés dans le texte : *love* et *death*.

La question de la mise en scène de la violence se retrouve dans le chapitre IX, consacré au roman de Toni Morrison *Beloved*. Contraints de s'exprimer dans la langue de l'opresseur, un anglais qui recèle aussi les derniers soubre-

sauts d'une langue « première » désormais oubliée (154), les esclaves et anciens esclaves s'y révèlent en proie à un douloureux chaos existentiel. L'autrice rappelle que la structure narrative de ce récit revêt un caractère imprévisible censé symboliser les déchirements internes qui hantent les Africains-Américains puis elle étudie comment ce piège déterministe de la langue, qui se referme fatalement sur les protagonistes, se manifeste dans la forme grammatico-existentielle du roman, marquée par la stase. Mais l'apparition miraculeuse de Beloved dans la vie de l'esclave infanticide Sethe, perçue comme la réincarnation de l'enfant supprimée vingt ans plus tôt, est l'occasion de s'extraire d'un « présent paroxysmique »¹² pour s'ouvrir sur la possibilité d'un dénouement final.

Le dernier chapitre se clôt sur une analyse lumineuse du roman de Malcolm Lowry, *Under the Volcano*, où l'on saisit les liens étroits qui unissent philosophie et linguistique. Dans ce dernier chapitre, Catherine Chauche montre de façon magistrale comment l'écriture littéraire s'inscrit sur le tenseur binaire radical guillaumien en s'enroulant pour ainsi dire autour de cette béance temporelle entre passé et futur. Reprenant l'analyse de Catherine Delessalle-Nancey à propos de « la spirale du *ressassement auctorial* » (170), elle scrute finement le processus de l'écriture et la position ontologique de l'écrivain susceptible de céder à la nostalgie en refusant de faire le deuil de l'œuvre à venir. Inévitablement, le récit étant au passé, la temporalité dans laquelle s'inscrivent les protagonistes est la même que celle de l'écrivain, ils partagent le même seuil d'actualisation, ce qui avait déjà été relevé dans les chapitres précédents. Pour étayer son propos, est ensuite évoquée la pensée de Giorgio Agamben, qui voit en Guillaume « le plus philosophe des linguistes de notre siècle »¹³.

Dans la partie conclusive, Catherine Chauche ouvre de nouvelles perspectives et franchit une énième frontière, en prolongeant la réflexion dans sa dimension psychiatrique afin d'explorer les « pathologies de la temporalité » (névrose obsessionnelle, psychose schizophrénique et dépression, 192) à la lumière des concepts forgés par les fondateurs de la *Daseinanalyse*, Ludwig Binswanger (1881-1966) et Médard Boss (1903-1991) ainsi que ceux du psychiatre japonais Kimura Bin (comme l'*aida*) et ce, toujours à partir de l'étude minutieuse d'extraits littéraires déjà évoqués. Notons que le recours à la *Daseinanalyse* et l'évocation de cas concrets de pathologies mentales viennent pour ainsi dire confirmer les intuitions géniales de Guillaume, souvent accusé de son vivant de mener des raisonnements « plausibles mais non vérifiables »¹⁴.



Certes le lecteur peut hésiter devant la technicité de l'ouvrage de Catherine Chauche. Il peut être pris de vertige à l'idée de se plonger dans l'entrelacs gram-

12 Comparable au présent dionysiaque déjà mentionné et dû au tiraillement en un point anaclastique entre passé immédiat, chronotype α , et futur immédiat, chronotype ω , ici se recouvrant partiellement.

13 Giorgio Agamben, *Le temps qui reste*, Paris, Rivages, 2004.

14 Jacques Pohl, *Guillaume (Gustave). Langage et sciences du langage. Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 45, fasc. 1, 1967, Antiquité – Oudheid, 146-152, 147.

matico-existential qui lie processus narratif, temps opératif grammatical et fictionnalisation littéraire d'une réflexion ontologique difficile sur le *Dasein* aux prises avec sa propre finitude. Mais une fois surmontés ces obstacles, on découvre toute la puissance et la beauté de l'analyse de Catherine Chauche et l'on ne peut que lui reconnaître le mérite d'avoir ouvert la voie à une réflexion extrêmement porteuse. Forte de son solide bagage théorique et de sa fréquentation assidue de la phénoménologie heideggerienne comme de la pensée guillaumienne, elle nous offre une analyse stylistique d'une acuité rare et inédite, donnant vie à des concepts qui seraient demeurés fort abstraits autrement. L'on peut même avancer qu'il s'agit-là d'une recherche pionnière rappelant les travaux de la neuro-esthétique où il est question de l'exploration du fonctionnement de la pensée par le biais de fragments esthétiques¹⁵. Outre sa dimension résolument novatrice, cet ouvrage ne peut que rejaillir positivement sur le domaine de l'anglistique, fondée précisément sur un décloisonnement disciplinaire propice à des trouvailles herméneutiques.

Au-delà, c'est une remarquable réflexion sur le temps que l'auteur nous livre ici. Le temps ontologique de la métaphysique où notre être au monde est pris dans une tension entre finitude et mouvement toujours inachevé vers ce point de non-retour où le vivant retourne à l'inerte, générant angoisse existentielle mais aussi *energeia* et ouverture sur un monde possible : un monde des possibles dont la littérature constitue une expression parfois prophétique.

15 Jon O. Luring, *An Introduction to Neuroaesthetics: The Neuroscientific Approach to Aesthetic Experience, Artistic Creativity, and Arts Appreciation*, Copenhagen, Museum Tusulanum Press, 2015.